

que ce sont aujourd'hui gens de ville, et que nos villes étant elles-mêmes encombrées, il ne serait pas sage de les inviter à venir partager le chômage des nôtres.

Ayons du travail à offrir et ces hommes de métier reviendront bien d'eux-mêmes s'ils en ont le désir.

L'occasion est propice et nous pourrions rapatrier un grand nombre de Canadiens. Il se trouve dans les villes américaines des milliers de familles canadiennes qui n'ont pas encore oublié la culture du sol, et qui regrettent le jour où elles ont dû abandonner ce métier de roi.

Ces familles ont goûté à la tromperie des villes, elles sentent encore l'aiguillon de la nostalgie, et pourraient facilement être rapatriées, et à demeure.

Il suffirait d'ailleurs de se renseigner aux bureaux de rapatriement pour constater jusqu'à quel point ils sont actuellement visités. Si on était outillé pour suffire à la besogne, ce n'est pas cent familles, mais des milliers que nous pourrions redonner à la terre canadienne.

Mais nous ne sommes pas outillés en conséquence. Nous avons rencontré trop d'opinions ressemblant à celle du *Telegraph* qui n'ont foi qu'en l'immigration.

Cependant, en fin de compte, les doutes que l'on veut bien, sans raison, exprimer sur la constance des rapatriés, peuvent facilement être mis au compte des immigrants.

Des statistiques ont été fournies et ont établi que depuis un certain nombre d'années, il est parti plus de monde que l'immigration nous en a apporté. C'est donc qu'en faisant venir ces derniers nous avons joué au hasard.

Ce hasard devrait être beaucoup moins grave avec des Canadiens qui, déjà, aiment leur pays, et l'aiment assez pour vouloir y revenir.

On dit souvent que celui qui veut tuer son chat en trouve toujours le moyen. Pourquoi ne dirions-nous pas aussi que les adversaires du rapatriement trouveront toujours quelque chose à redire contre toute organisation capable d'assurer le retour d'un bon nombre des nôtres.

Leurs raisons peuvent n'avoir aucune valeur intrinsèque, mais elles seront souvent lumineuses aux yeux des ignorants ou des préjugés.

Thomas POULIN.

L'Abeille paresseuse



Il y avait une fois dans une ruche une abeille qui ne voulait pas travailler. C'est-à-dire qu'elle parcourait les arbres l'un après l'autre pour y prendre le suc des fleurs ; mais au lieu de le conserver pour le convertir en miel, elle le prenait tout pour elle.

C'était donc une abeille paresseuse. Tous les matins, à peine le soleil réchauffait-il l'air, l'abeille se mettait à la porte de la ruche regardait s'il faisait beau temps, faisait sa toilette avec ses pattes, à la manière des mouches, et s'envolait alors très contente de la beauté du jour. Morte de plaisir, elle bourdonnait de fleur en fleur, entraînait dans la ruche, ressortait, et tout le jour s'écoulait ainsi, tandis que les autres abeilles se tuaient de travail pour remplir la ruche de miel, parce que le miel est l'aliment des abeilles nouvelles-nées.

Comme les abeilles sont très sérieuses, elles se mirent à trouver fort déplaisant le procédé de leur sœur paresseuse. A la porte des ruches, il y a toujours quelques abeilles de garde, pour empêcher qu'il entre aucune bête.

Un jour, donc, elles arrêtaient l'abeille paresseuse au moment où elle allait entrer :

— Camarade, lui dirent-elles : il faut que tu travailles, parce que, nous autres abeilles, nous devons toutes travailler.

La petite abeille répondit :

— Je vole toute la journée, et je me fatigue beaucoup !

— Il n'est pas question que tu te fatigues beaucoup, lui répliquèrent-elles, mais que tu travailles un peu. C'est le premier avertissement que nous te donnons.

Ayant ainsi parlé, elles la laissèrent passer.

Mais la paresseuse ne se corrigeait pas. De sorte que, le soir suivant, les abeilles qui étaient de garde lui dirent :

— Il faut travailler, ma sœur !

Elle répliqua aussitôt :

— Je vais le faire un de ces jours !

— Il n'est pas question que tu le fasses un de ces jours, lui répondirent-elles, mais demain même. Souviens-t'en.

Et elles la laissèrent passer.

Le lendemain soir, la même scène se répéta. Avant qu'on lui eût rien dit, la petite abeille s'écria :

— Oui, oui, mes sœurs. Je me souviens de ce que j'ai promis.

— Il n'est pas question que tu te souviennes de ta promesse, lui répondirent-elles, mais que tu travailles. C'est aujourd'hui le 19 avril, eh bien ! il s'agit que demain, le 20, tu aies rapporté une goutte seulement de miel. Maintenant, tu peux passer.